

Q. Ce serait intéressant à savoir.

R. Je crois que les malades appartenait à toutes les nationalités. Il devait y avoir davantage de Galiciens que d'aucune autre nationalité, car c'étaient les Galiciens qui étaient les plus nombreux dans le bâtiment des immigrants.

Par M. Hughes :

Q. Sous le rapport de la taille et de l'apparence générale, comment sont-ils en comparaison avec l'immigrant ordinaire venant du sud et du nord de l'Allemagne ?

R. Je ne puis le dire exactement.

Q. Sont-ils courts et trapus ?

R. La plupart sont courts et gros, mais paraissent forts. J'en ai vu plusieurs troupes qui se rendaient dans l'Ouest.

M. HUGHES.—Bien que parlant une langue slave, ces Galiciens sont d'origine teutonique.

M. RICHARDSON.—L'automne dernier j'ai traversé la région de Dauphin où un certain nombre de Galiciens se sont établis, et l'impression générale que je m'en suis formée, c'est qu'ils font quelques progrès. Quelques-uns avaient fait des défrichements et s'étaient construit de jolies petites maisons. On m'a dit que les jeunes gens adoptent les manières du pays qu'ils s'entre-marient avec les colons de la contrée. Le sentiment général dans la région, c'est qu'ils font des progrès.

M. SPROULE.—Et dans le district de Yorkton ?

M. RICHARDSON.—Je ne connais rien du district de Yorkton.

M. SMART.—Les histoires au sujet du district de Yorkton étaient très exagérées. D'après les renseignements que nous avons pu recueillir, ce que quelques journaux ont dit de cette colonie n'avait aucun fondement.

M. ROGERS.—Pour ce qui est de l'immigration en général, il me semble que le gouvernement ne s'en est pas assez occupé dans le passé. Il peut y avoir eu de folles dépenses ; du moins les résultats que nous avons eus de l'argent dépensé n'ont pas été ceux que nous aimerions avoir. Pour l'exploitation de ma ferme j'ai employé des immigrants pendant les trente dernières années, des hommes venus d'Europe avec leurs familles. Quelques-uns de ces immigrants n'avaient pratiquement aucune connaissance de l'agriculture dans leur pays, et je me suis donné beaucoup de peine pour la leur enseigner. Il y a aujourd'hui dans l'Ontario plus de 60 familles qui ont passé sur ma ferme la première ou les deux premières années de leur séjour en Canada, et plusieurs de ces familles se sont acquies par leur travail une véritable aisance ; j'en connais une, à Kingston, qui est riche de \$6,000, et ce n'est là qu'un exemple de ce que l'on peut voir chez nombre d'émigrés répandus dans tout l'Ontario. Quant à ces Galiciens, il est probable qu'ils feront des progrès avec le pays et deviendront des citoyens désirables. Je suis descendu à la gare pour voir partir quatre trains d'immigrants à destination de l'Ouest, et j'ai été surpris de voir la belle et bonne apparence des jeunes gens et des enfants parmi eux. Nous trouverons profit à dépenser ce qu'il faudra pour les amener à prendre pied en ce pays. S'ils nous donnent la même satisfaction que celle que j'ai eue des immigrants irlandais, écossais et anglais avec lesquels j'ai eu à faire, nous devons les encourager jusqu'à ce que leurs familles aient grandi. Ce qu'il nous faut en ce pays, c'est les muscles et la santé ; nos campagnes, spécialement, ont besoin de servantes, car le fait est que l'une des grandes difficultés, surtout dans l'Ontario, c'est d'y trouver des aides pour les travaux. L'argent employé pour secourir ces immigrants nouvellement arrivés jusqu'à ce qu'il puissent se suffire à eux-mêmes est de l'argent dépensé à propos.

M. OLIVER.—Je ne veux point mettre en doute les qualités personnelles de ces immigrants, mais il s'agit de savoir s'il est sage de faire venir ici des gens dénués de